

SÉMINAIRE 2024-2025.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

LXIX. MÉTAPHYSIQUE DE LA CONSOMMATION V

« 'Il faut bien manger' ne veut pas d'abord dire prendre et comprendre en soi, mais apprendre et donner à manger, apprendre-à-donner-à-manger-à-l'autre. On ne mange jamais tout seul, voilà la règle du 'il faut bien manger'. »

Jacques Derrida, *Points de suspension* 1992

« Rien de plus original rien de plus soi que de se nourrir des autres. Mais il faut les digérer. Le lion est fait de mouton assimilé. »

Paul Valéry, *Tel quel* 1944

« Connaît-on les effets normaux des aliments ? Y a-t-il une philosophie de la nutrition ? »

Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir* §7, 1882

Séminaire LXVIII

Métaphysique de la consommation V

« Il faut bien manger »

Nous avons posé les fondements de la recherche : il y a un manque philosophique et un manque artistique. L'aliment n'est pas pensé depuis ces espaces puisqu'il est disposé à la gestion du politique et des structures sacrificielles. Cependant il nous manque des éléments essentiels, à savoir que veut dire *aliment*, *manger* et *digérer*. La tâche du séminaire se trouve à ces endroits.

Nous proposons d'entendre que tout est lié à une série d'affirmations : d'accord celle qui consiste à présente que l'aliment ne relève pas de la philosophie comme l'élément. Ensuite que nous sommes ouverts moralement, politiquement et théoriquement à une *asunéidèsis*, c'est-à-dire à volontairement ignorer l'état restant du monde. Enfin au fait qu'en tant que commun nous concevions notre rapport au monde depuis une *amérinnie*, c'est-à-dire comme ininquiétude.

Pour cela nous proposons de réfléchir à une métaphysique de l'aliment, c'est-à-dire comprendre sa provenance et comprendre comme cela nous permet d'assimiler du monde et d'accepter son altération. Il a fallu pour cela revenir que le concept de sujet, de monde et de nutrition. Manger signifie alors procéder à la digestion matérielle du monde et à la digestion symbolique de l'aliment. L'aliment dès lors est la transformation du monde en une substance plus « digérable », plus assimilable en vue de garantir une nutrition.

Nous nous sommes alors intéressé à la pratique de la dévoration. Pratique antérieure à l'alimentation en ce que l'on dévore une *bora* tandis que mange une *trophè* : *bora* est l'aliment matière tandis que *trophè* est l'aliment nutrition. *Bora* est l'aliment antérieur à la loi, *trophè* est la loi. Or les rapports de dévoration consiste à lutter contre la temporalité et contre la loi. Quand il s'agit d'aliment.

Mais advient alors deux autres questions à partir d'une interrogation sur la dévoration sans aliment, c'est-à-dire une dévoration et une alimentation symbolique : la première est la *logophagie* et la seconde l'*iconophagie*. C'est-à-dire dévoration du langage et dévoration des images.

Manger le *logos* c'est à la fois manger le langage et manger la loi. On en trouve trois occurrences importantes dans le Bible : *Nombres* (5.23-24), *Ezéchiel* (3.1-3) et *Jérémie*

(15-16). La logophagie signifie l'envahissement du corps de l'être (le prophète) par le logos, c'est-à-dire par la loi. On en trouve une autre occurrence, plus célèbre encore dans le texte de Jean (*Apocalypse* 10.9-10.11). On en connaît deux représentations remarquables, sur un des tableaux de la grande *Tapisserie de l'Apocalypse* (1380) et sur une gravure de Dürer (1498). La logophagie désigne donc la possibilité de transformation de l'être non pas par l'intellection mais par la digestion-assimilation de la loi par le corps. Comme si la loi entrait alors dans le corps et devenait corps. Si l'on suit, ici encore, la formule de Paul Valéry (in *Tel Quel*) «le lion est fait de moutons assimilés», alors cela signifie que «nous sommes faits de lois assimilées». La dévoration du texte et de la langue répond à une forme de faim qui dépasse la simple alimentation. Quant à l'iconophagie, plus répandue, plus populaire, plus immédiate, elle consiste à continuer de croire en la puissance eidétique de l'image dont l'assimilation n'est plus cantonnée au regard et au toucher, mais aussi au goût. Manger l'image c'est manger l'être contenu dans l'image de sorte que «nous soyons faits d'essences assimilées». Puisqu'il s'agit bien de manger l'*eikôn* l'image qui par puissance de la similitude contient encore l'*eidōs* de la chose.

Pour continuer de penser à cette question de l'aliment, il nous faut penser ce que veut dire manger. Le verbe provient d'un terme latin *manducare* qui signifie mâcher, manger. Il existe un personnage dans le théâtre comique latin qui s'appelle *Manducus* (Plaute in *Rudens*). Au Moyen-Âge le terme manger signifie mâcher autant qu'user, gratter (en atteste la trace du verbe *démanger*). Manger n'est donc pas un terme ambigu.

Pour tenter de le penser nous ferons référence à un texte de Jacques Derrida issu d'un entretien avec Jean-Luc Nancy

et publié en 1992 (*Points de suspension*). L'entretien a pour titre «Il faut bien manger». La complexité de l'énoncer se trouve déjà dans le «il faut», mais plus encore dans l'usage de l'adverbe «bien» qu'il nous faudra interpréter.

Le premier sens est trivial et il appartient au langage commun, presque sous la forme d'une évidence. Le deuxième sens, plus matériel, indique la puissance d'une condition, celle de l'alimentation en vue de garantir la vivabilité. La puissance de cette condition impose la forme «il faut». Dès lors le troisième sens est celui d'une loi comme condition et contrainte : «il faut manger si l'on veut vivre».

La quatrième interprétation est plus complexe parce qu'elle suppose d'interpréter la forme impersonnel «il faut» comme un ordre au sens de tout ce qui a été penser sur la forme grecque *khre* : il faut, il est d'usage, il est besoin de manger pour que l'être puisse exister. C'est la condition fondatrice de l'existence. C'est donc le travail de la métaphysique et en cela il est nécessaire de penser que nous n'avons jamais assez penser que l'essence de l'être – son *aître* – est de s'alimenter, c'est-à-dire de rassembler du monde (*logos*) pour l'assimiler.

La cinquième interprétation consiste, cette fois, à penser le double sens de l'adverbe «bien» qui fonde donc l'alimentation dans une double injonction : il faut bien manger au sens où il nous répondre à un ordre et il nous faut bien manger au sens où il faut bien le faire. Cela suppose donc que la condition fondation de l'aliment est à la fois une contrainte existentielle et une contrainte morale. Il faut manger parce qu'il est impossible de faire autrement et il faut le faire plutôt bien, au risque, ici aussi, de détériorer l'être.

La sixième interprétation suppose qu'il faille interpréter un autre concept essentielle celui de l'appétit. L'être-là a

faim. Il a de l'appétit et donc du désir. Il faudra travailler sur l'appétit de l'être-là (autrement dit du *Dasein*).

La septième interprétation consiste alors à penser l'injonction du «il faut bien manger» comme loi d'hospitalité. Il faut manger parce que – comme le dit Derrida – on ne mange jamais seul, pas seulement parce que nous mangeons en commun, mais surtout parce que l'alimentation est une affaire commune. Manger c'est manger de l'autre, comme ce qui n'est pas soi, comme altérité, comme matière, comme valeur symbolique. Manger est donc lié de manière morale et politique à une loi d'hospitalité. Il faut revenir sur cette loi fondatrice de l'hospitalité (prochain séminaire). Quoiqu'il en soit il faut comprendre qu'il s'agit d'une relation fondatrice pour comprendre notre double rapport au monde comme aliment et élément. La rupture de la loi d'hospitalité conduit à l'effondrement de la politique et du commun : il faut donc bien manger pour garantir sa propre condition d'existentialité mais aussi pour celle de l'altérité.

Voici pour une première lecture de cette formule. Il faut maintenant penser plus profondément et comprendre les enjeux philosophiques de ce concept et de son adverbialisation. Puisqu'il ne s'agit pas juste de «il faut manger» mais plus singulièrement «il faut bien manger».

• QUESTION DU SACRIFICE.

Un des problèmes proposé par le «il faut manger» est la source de l'aliment, sa provenance. Et parmi sa provenance, la question de la chair et de la protéine. La fondation de cette provenance est essentiellement rituelle et liée au sacrifice. Le «*sacer*» permet de déplacer les éléments d'un plan à un autre plan métaphysique. Dès lors l'animal est déplacé du plan physique au plan métaphysique par les opérateurs de la sacralisé en réalisant un sacrifice

(*sacer-fecit*). Or l'apparition des monothéismes suppose l'interdiction du sacrifice au profit d'une ritualisation d'un dispositif eucharistique. Mais cela suppose l'abandon d'une justification de la provenance de l'aliment. Il faut dès lors l'interpréter depuis les dispositifs techniques.

- QUESTION DU «MANGER-PARLER-INTÉRIORISER».

Selon Derrida tous les dispositifs qui regardent notre rapport au monde sont fondés sur trois modalités : manger, parler et interioriser. Manger signifie faire entrer dans le corps le monde sous forme d'aliment, tandis que parler c'est faire entrer dans le corps le monde sous forme d'éléments et interioriser consiste à tenter de les assimiler. Toute l'histoire de la pensée à consister à interpréter la parole (*logos* et *muthos*) : mais il manque de façon évidente l'interprétation de l'alimentation (*bora* et *trophè*). Depuis la philosophie a été amplement penser le fameux *khre to legein to noein* de Parménide. Mais à l'inverse jamais n'a été pensée l'injonction il faut bien manger *khre to [eu] phagein* (inf. aoriste de *esthien*). Or cette injonction est à interpréter depuis la loi.

- DIFFÉRENCE ENTRE «TU NE TUERAS POINT» ET «TU NE DÉTRUIRAS PAS LE VIVANT».

Mais il y a un problème quant à la loi. En tant que sujet nous accédons à la loi qui interdit de tuer ce que nous sommes. Dès lors si nous sommes confrontés à de multiples injonctions du type «tu ne tueras pas», il n'en existe pas qui produit l'injonction «tu ne détruiras pas le vivant». Nous ne sommes appelés respecter cette injonction mais bien au contraire nous sommes rendus ouverts à cette destruction comme garantie de nos conditions d'existence.

- L'ÉTHIQUE IMPOSSIBLE.

S'ouvre pour nous la crise la plus exemplaire de la question de l'être : parce qu'il nous faut bien manger, nous ne pourrions faire autrement que de saisir, pour nous, l'impossibilité de l'éthique. Nous sommes contraints dans la loi morale de l'alimentation et exclus de toute forme possible d'éthique. Il s'agit d'une crise la plus profonde et

d'une raison essentielle pour laquelle la philosophie a rejeté l'interprétation de l'alimentation et de la consommation.

- ALIMENTATION SYMBOLIQUE.

Avec la disparition de la fonction sacrificielle, apparaît alors une autre fonction celle du symbolique. Le vivant cesse techniquement d'être du vivant tandis qu'il devient symboliquement de l'aliment.

- LE BIEN (agathos) ET LE BIEN (EU)

Et comme «il faut bien manger» alors nous passons d'un bien adverbe à un bien permettant de penser la fonction symbolique. Il s'agit alors de bien manger au sens de manger convenablement à la fois en ce que cela soit conforme à la loi (*il faut manger*) que cela soit conforme au désir (*il est bien de manger*) que cela soit conforme à la forme (*il faut bien manger*), que cela soit conforme à la loi morale (*il faut mieux manger*) et que cela soit conforme à la question de l'assimilation (*il faut se nourrir*) et enfin que cela soit conforme à la teneur de l'être (*il faut bien assimiler*). Parce qu'il faut alors comprendre que la transformation de l'adverbe en qualificatif est la plus grosse part de la fonction symbolique : parce que seule le bien permet l'assimilation.

25 mars 2025